

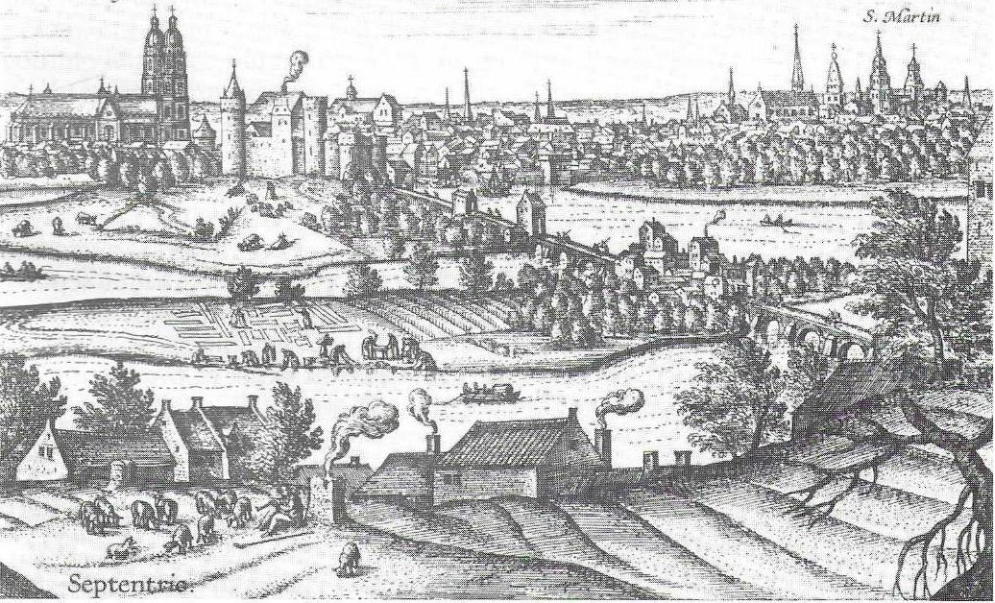
TVRONES

vulgo

Tours. le Jardin de France.

S. Gervais

S. Martin



Septentrion

ALLER EN PÈLERINAGE À SAINT-MARTIN DE TOURS AU XVIII^e SIÈCLE

par PIERRE GASNAULT et PHILIPPE GEORGE*

En 1738, le chanoine liégeois Albert Le Rond entreprend un pèlerinage à Saint-Martin de Tours dans le but principal d'obtenir des reliques du saint. Il a rédigé une relation de ce voyage, un « Journal », dont l'intérêt est grand pour Liège mais aussi et surtout pour Tours. Nous venons d'en donner une édition complète et critique dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine* (tome XLIII, 1992) ; elle permet d'éclairer plus d'un aspect de la vie tourangelle au XVIII^e siècle. Il nous a par ailleurs semblé utile d'en laisser une trace écrite dans une publication liégeoise par un résumé des principaux centres d'intérêt. Nous avons volontairement libéré notre texte de l'apparat des notes que l'on trouvera dans la publication mentionnée ci-dessus.



Fig. 1. — Tours au XVII^e siècle, depuis les côteaux de Saint-Symphorien.
Aimablement communiqué par M^{lle} M.-L. Manson.
© Bibliothèque Municipale de Tours.

* Adresse des auteurs : Bibliothèque Mazarine, quai de Conti, 23, F-75006 Paris ; Trésor de la Cathédrale, rue Bonne Fortune, 6, 4000 Liège.

1. Albert Le Rond et son « Journal »

En 1746, dans les Pièces justificatives de son *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, le jésuite Jean Bertholet publia une *Lettre de Mr. Le Rond, chanoine de Saint-Martin aux Messieurs de son Chapitre*. C'est en réalité une première édition du « Journal » de Le Rond. Toutefois l'édition de 1746 de Bertholet est plus rare que ses rééditions de 1781 et surtout de 1846, la plus diffusée, qui ne comprennent pas cette Lettre. Nous voudrions remercier Madame Berthe Lhoist-Colman qui nous a incité à faire quelques sondages dans les abondantes archives de la collégiale Saint-Martin de Liège conservées aux Archives de l'État de Liège, où nous avons eu la chance de retrouver une copie du Journal, dans les Recès capitulaires du chapitre. Il se présente sous la forme d'un manuscrit d'une soixantaine de feuillets de grande écriture et il est rédigé à l'adresse du chapitre de Saint-Martin de Liège. La langue en est simple et est de nature à faire partager les sentiments et les émotions du chanoine.

Albert Le Rond était chanoine de Saint-Martin de Liège ; il est mort en 1744. Deux affaires le mettent en scène : tout d'abord une mission auprès de la cour royale française à propos de la confrérie du Saint-Sacrement, ensuite le rétablissement de rapports avec le chapitre de Tours et surtout l'obtention de reliques de saint Martin. Quelques lettres sont conservées au presbytère de la Basilique Saint-Martin de Liège sur ces deux affaires qui sont d'ailleurs consécutives. Il se rendit à Paris pour la première affaire avec le doyen de Saint-Martin de Liège Tilman Dossin, puis poursuivit seul sa route vers Tours, réalisant ainsi, comme il le dit, un rêve d'enfant.

2. Les relations Liège-Tours

L'évêque de Liège Éracle (959-971) voulait déplacer sa cathédrale sur le Publémont et l'église qu'il y avait fait élever devait être ainsi primitivement dédiée à « Sainte-Marie et à Saint-Lambert ». Pour diverses raisons, ce changement n'eut pas lieu. L'église du Publémont où Éracle reçut sépulture, deviendra collégiale et elle sera dédiée à saint Martin. Le chanoine Anselme, dans sa chronique (vers 1056), parle de la collégiale Saint-Martin, fondation d'Éracle. Le titre de saint Martin apparaît pour la première fois dans un acte diplomatique sous l'épiscopat de Notger (972-1008).

Des hypothèses sur les raisons du choix de Martin comme titulaire de cette église ont été formulées par Jean-Louis Kupper. La conjonction de plusieurs éléments intéressants semble en effet significative. Tout d'abord, par le choix de saint Martin comme patron d'une collégiale liégeoise, Notger honorerait un saint « robertien », saint protecteur des princes capétiens dont l'évêque de Liège souhaitait l'alliance avec la cour impériale. Ensuite, l'évêque est un des familiers de l'impératrice Adelaïde († 999) qui voue une dévotion particulière à saint Martin. Enfin, « forteresse sacrée » sur le Publémont, la collégiale occupe une place déterminée dans la topographie liégeoise, près d'une porte de la cité vers la route de Huy, et l'on se rappellera, avec Sulpice Sévère, comme le fait remarquer Jean-Louis Kupper, que c'est précisément près d'une porte à Amiens que saint Martin accomplit l'acte de charité qui le rendit célèbre.

Au XII^e siècle, au plus tard, une tradition se fit jour selon laquelle l'évêque Éracle gravement malade obtint sa guérison au tombeau de saint Martin de Tours et qu'à la suite de ce miracle il fit le vœu d'édifier la collégiale. Le plus ancien manuscrit où se trouve consignée cette tradition est un recueil de *Miracles* de la seconde moitié du XII^e siècle ; le premier de ces *Miracles*, relatif à la guérison d'Éracle, veut expliquer la fondation du chapitre. « Ces récits ont été rédigés à Tours ». Un pseudo-acte de 963 retranscrit l'essentiel du miracle et de plus ajoute un paragraphe uniquement consacré à la confraternité établie entre les chapitres de Tours et de Liège, dont ne parle absolument pas le *Miracle*.

Le cistercien Gilles d'Orval est le premier chroniqueur liégeois à faire part de cette tradition en retranscrivant vers 1251 le *Miracle* et l'acte prétendu d'Éracle. On en trouve par ailleurs écho dans un chirographe de 1200 émanant du chapitre de Tours, premier acte diplomatique qui explique et renouvelle la fraternité liant Liège à la cité tourangelle.

Dans la première moitié du XIII^e siècle, le chanoine de Saint-Martin de Tours Péan Gatineau introduisit le récit de la guérison d'Éracle dans son grand poème français consacré à la vie et aux miracles de saint Martin. Ce poème fut transposé en prose au début du XV^e siècle et il fut plusieurs fois imprimé sous cette forme à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle.

La confraternité entre les deux chapitres va persister au cours des siècles. Elle est sans cesse rappelée lors des visites de chanoines liégeois à Tours et lors de l'octroi de reliques. Elle a été renouvelée en 1200, 1251, 1317, 1489, 1507, 1516, 1634, 1657 et 1738. Au début du XIII^e siècle, en tout cas, des visites régulières s'effectuent entre Tours et Liège. Les chanoines ont droit à une place dans le chœur et aux distributions journalières comme leurs confrères étrangers, et un office, avec sonneries de cloches, est célébré dès l'annonce de la mort d'un d'entre eux. En 1738, le polygraphe Saumery écrit : « La Confraternité spirituelle, qu'il [le chapitre de Saint-Martin de Liège] a avec celui de Tours, est aussi ancienne que son établissement. Cet honneur lui fut procuré par Éracle son fondateur, qui voulut non seulement que les Rits de l'Église Métropolitaine de Tours fussent observés dans celle qu'il dédioit au Patron de la première, mais encore que le nouveau Chapitre tînt à l'ancien par une espèce d'alliance spirituelle ; voici en quoi elle consiste. Lorsqu'un Chanoine de Tours vient à Liège, il a droit de prendre séance au Chœur, et il a part aux distributions manuelles ; la même chose s'observe à Tours à l'égard d'un Chanoine de S. Martin de Liège. Les noms des chanoines, qui meurent, sont respectivement, envoyés aux deux Chapitres, qui font les prières et les services, que l'on a coutume d'y faire pour le repos des défunts ». Le chanoine Le Rond constate sur place la persistance de ces coutumes : « Après qu'on eut donné la paix, Mr l'abbé Morainville, ponctateur, vint me présenter la pièce d'or, en me disant *Accipe hoc, Domine, in signum confraternitatis* ; anciennement on donnoit une médaille d'or, qui avoit l'effigie de st Martin, mais à présent ils sont dans l'usage de ne présenter qu'une pièce d'or monnayée ; celle que jay recu valoit huit escus », et il a également droit aux distributions qui se font dans le chœur.

Si la majorité des historiens penche pour voir dans la tradition de la guérison d'Éracle une « narration ridicule et certainement apocryphe », aucun ne s'est posé la question des raisons de son apparition. Et pour cause, par manque de sources. Toutefois est-il téméraire de conjecturer qu'il

était difficile pour un Liégeois d'avant le milieu du XII^e siècle — date du plus ancien manuscrit qui renferme la légende — de comprendre les motivations d'Éracle. Son projet de déplacement de la cathédrale est en effet méconnu de l'historiographie médiévale et moderne. Ce sont les historiens contemporains qui l'ont mis en évidence à partir des maigres sources disponibles. Aussi n'aurait-on pas cherché une explication à la fondation et au titre choisi ? Pour faire oublier ce téméraire déplacement de cathédrale, on aurait inventé cette histoire à une époque qui devrait se situer entre l'épiscopat d'Éracle (959-971) et le milieu du XII^e siècle, une fourchette de deux siècles, où, sans argument probant, et fort des hypothèses exprimées plus haut, nous aurions tendance à privilégier l'épiscopat de Notger, celui qui peut-être a « rétabli l'église au milieu du village » ! La première mention du titre martinien liégeois apparaîtrait d'ailleurs sous Notger si l'on veut bien faire confiance à l'acte rédigé sous son épiscopat. Reste à expliquer la confraternité établie entre Tours et Liège. Y voir en Éracle l'initiateur serait supposer qu'il ait lui-même renoncé à son projet de déplacement de la cathédrale... alors, Notger aussi ?

Le Journal de Le Rond apporte beaucoup de détails sur cette confraternité. Il décrit par le détail tout le cérémonial qui l'attend à son arrivée à Tours le 19 septembre 1738. Après réceptions et banquets dignes de la réputation de la région, il a enfin droit à une visite de la Trésorerie et la discussion s'engage pour obtenir des reliques de saint Martin. L'affaire est soumise à un chapitre général. Outre des recommandations de la Cour de France et des chanoines de Saint-Martin de Liège, Le Rond développe l'argument suivant : les reliques de saint Martin ont subi les ravages des guerres de religion ; en en confiant quelque parcelle à Liège, les chanoines de Saint-Martin de Tours se prémuniraient ainsi contre un éventuel mauvais sort qui pourrait encore les affecter dans l'avenir et, dans pareil cas, ils pourraient récupérer quelques reliques données à Liège. Cet argument soutenu avec brio tout au long de la discussion par Le Rond semble avoir porté puisque le procès-verbal d'ouverture de la châsse rappelle qu'il est « aux charges par Messieurs de St-Martin de Liège de conserver précieusement les dites reliques sans pouvoir les partager avec autres qu'avec ces Messieurs (de Tours) en cas que par quel facheux accident, ils se trouvasent privés de celles qui leur restent ». L'accord est finalement donné et l'ouverture de la châsse de saint Martin prévue pour le 23 novembre. Malheureusement la clé de cette châsse est égarée et ce n'est que le lendemain que l'on se décide à forcer la serrure. Un orfèvre scie un morceau du crâne qui est ajouté à un morceau du drap d'or avec lequel le saint fut enseveli ; le tout est posé dans une « urne » scellée du sceau du chapitre de Tours. Les dents de la scie utilisée par l'orfèvre seront par la suite insérées dans de petits reliquaires en argent. Une copie du procès-verbal d'ouverture suit le Journal ; on y trouve confirmation du contenu du reliquaire. Celui-ci est le buste en argent doré confectionné en 1639 par l'orfèvre parisien Philippe Debonnaire.

Un autre intérêt du Journal est l'approche qu'il permet du culte des reliques des saints en cette première moitié du XVIII^e siècle. La scène de l'ouverture de la châsse, décrite avec soin et émotion, est particulièrement significative par les « témoignages publiques de piété » révélés.

Mais le voyage de Le Rond s'insère aussi dans un contexte particulier, celui de l'enrichissement du trésor de la collégiale Saint-Martin de Liège qui est l'histoire d'une quête séculaire de reliques de l'évêque de Tours. Depuis

1200, au moins, des reliques sont offertes par les Tourangeaux. Cette même passion anime Le Rond lorsqu'il écrit : « Le desir de posséder une portion de ce pretieux Trésor m'en a fait demander, en vertu de l'union étroite de confraternité qu'il y a entre nos églises respectives de Saint-Martin » ; ces confraternités, comme nous l'avons maintes fois répété, sont bien à mettre en relation avec les « voyages » des reliques ; nous en obtenons ici plus d'une confirmation.

En 1739, pour honorer les reliques rapportées de Tours et à l'approche du jubilé de la Fête-Dieu, dont Saint-Martin de Liège est le berceau, se fait jour un projet d'un buste-reliquaire de saint Martin, projet vite abandonné. On ne conserve aucune trace par la suite des reliques ramenées par Le Rond. Seule en reste la description précise du procès-verbal.

Ce journal est aussi une justification de Le Rond vis-à-vis de ses supérieurs quant à la longueur de son séjour à Tours, puisqu'il ne quittera la ville de saint Martin que le 18 janvier 1739.

3. Les éléments tourangeaux

Le *Journal* du chanoine Albert Le Rond et les documents qui le complètent constituent un témoignage de première importance pour une meilleure connaissance de l'abbaye de Saint-Martin de Tours et de la vie tourangelle dans la première moitié du XVIII^e siècle. Ils attestent en particulier

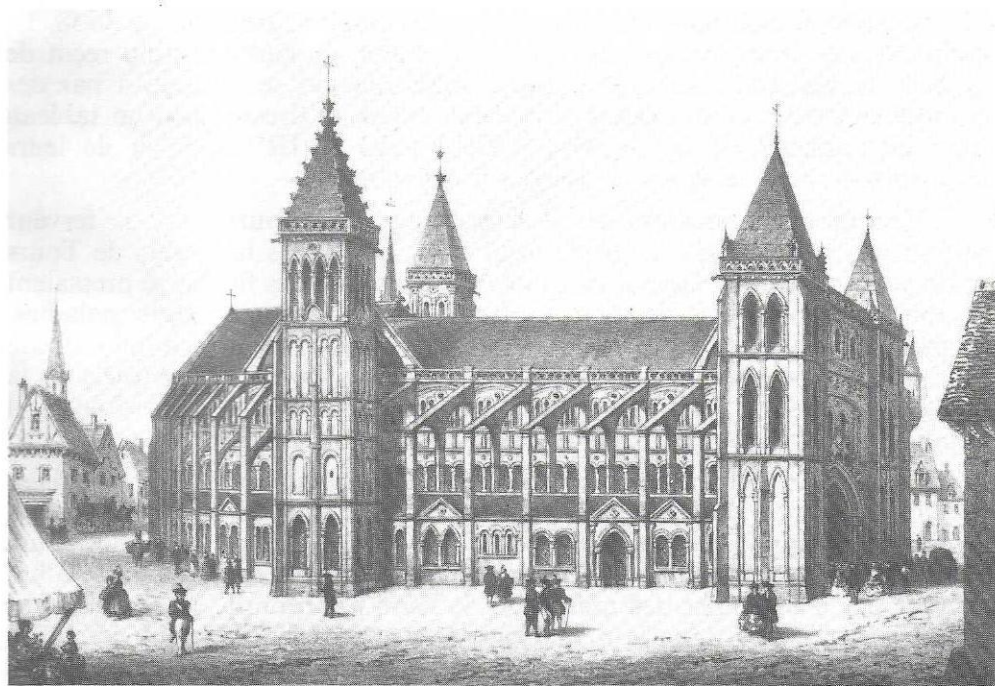


Fig. 2. — « Eglise de S^t-Martin de Tours, telle qu'elle était en 1700 ».
Maison Dupray de la Mahérie, Imp. Lemercier, Paris.
Aimablement communiqué par M^{lle} M.-L. Manson.
© Bibliothèque Municipale de Tours.

combien les chanoines de cette époque avaient le souci de s'acquitter de leurs obligations religieuses, malgré les contraintes qu'elles leur imposaient, comme celle de chanter matines à 4 heures du matin aux fêtes doubles et à 5 heures et demie les autres jours. Grâce à cette documentation, il est possible de percevoir dans quelques cas particuliers l'application concrète des règles liturgiques définies par le célèbre Rituel de Péan Gatineau, par exemple les modalités de la réception d'un chanoine, la pratique de la *laus perennis* à la Saint-Martin d'hiver, le déroulement de la messe solennelle à cette même fête, l'usage de la communion générale aux grandes fêtes, etc. D'autres précisions sont fournies sur l'habit de chœur des chanoines, la tenue du chapitre général, la manière de procéder à la reconnaissance des reliques. Ces textes confirment ce que l'on savait déjà sur les reliques de saint Martin alors conservées « trois fragments considérables d'un crâne humain » et « un petit os du bras » et sur les deux reliquaires qui les renfermaient, ainsi que sur le dépôt de ces deux reliquaires dans le trésor de l'église et non plus dans le tombeau. Pour l'histoire des bâtiments de la collégiale, il est à noter que la cérémonie de l'ouverture du reliquaire du crâne et du partage des reliques se déroula dans la chapelle Saint-Jean du cloître, ancienne salle capitulaire qui est devenue depuis peu le musée Saint-Martin.

Plusieurs précisions sont apportées sur le nombre des chanoines et des autres bénéficiaires de la collégiale, sur certaines modalités de la collation et de la résignation des bénéfices, sur les privilèges et les prérogatives de la dignité de trésorier. Le chanoine Le Rond se fait aussi l'écho des regrets que suscitait chez les chanoines le fait qu'à cette date le doyen du chapitre ne fût pas l'un d'entre eux. C'était en effet l'archevêque de Tours, Mgr Louis-Jacques de Chapt de Rastignac. Louis XV fut sans doute sensible à ce malaise, puisqu'à la mort de l'archevêque en 1750, il nomma pour le remplacer le chanoine Jean Taschereau de Baudry, trésorier en 1738. Le chanoine Le Rond insiste aussi sur la cordialité de l'accueil qu'il reçut de la part de ses confrères tourangeaux, cordialité qui se concrétisa par des compliments, des embrassades et de bons repas. Il dresse ainsi un tableau haut en couleurs de la vie des chanoines du XVIII^e siècle et de leurs moments de détente après les longs offices religieux.

Non moins intéressant est le témoignage qu'il fournit sur la ferveur que suscitait toujours le culte de saint Martin chez les habitants de Tours et les pèlerins. Il note ainsi qu'à toute heure du jour des fidèles se pressaient au tombeau du saint et venaient y demander la guérison de leurs maladies, en particulier des fièvres malignes. Ils s'incrivaient en nombre à la confrérie de Saint-Martin afin de recueillir les bénéfices corporels et spirituels de la messe dite chaque jour sur le tombeau du saint pour les confrères ; il apporte ainsi un des rares témoignages connus sur cette confrérie.

La dévotion des fidèles se manifesta d'une manière tout particulière lors de l'ouverture du reliquaire, puisqu'au témoignage de Le Rond, ceux-ci se pressèrent pour faire toucher aux reliques leurs livres de prières ou leurs chapelets, voire des morceaux de drap d'or ou d'argent et que certains n'hésitèrent pas à découper des morceaux de leurs pourpoints, de leurs coiffes ou de leurs rubans dans le même but. Les plus zélés obtinrent même de l'orfèvre qu'il insérât dans des petits reliquaires d'argent les dents de la scie qui lui avait servi à découper une parcelle du crâne à l'intention des chanoines de Saint-Martin de Liège et cet orfèvre eut grand peine à en garder pour lui-même. Avec Le Rond nous pouvons conclure « Voilà de grandes marques de zèle et de piété des habitants de Tours ».